

Anonyme du xx^e siècle

Francesca

récit d'une prostituée



Sous la Cape

www.souslacape.fr

COLLECTIF, *Catalogues lacunaires
des éditions Mozschar et du Rhib*

ANONYME, *Nuit • L'An zéro de Jésus-Christ
Un Jeune Homme ordinaire • Boujma*

HURL BARBE, *Pompe le Mousse • Les Celtes mercenaires*

PATRICK BOMAN, *Des nouilles dans le cosmos
Les Canines dans le pâté
Les Innommables et autres histoires de Canines
Amours, Délices et Morgue • Peabody se rince l'œil*

PIERRE CHARMOZ,
*Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables • Zeb*

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,
Le Vampire de Wall Street • La Canine impériale

GASPARD DE LA NOCHE,
*Luna di Miele et autres histoires de montagne
L'Homme à la moto • Nathalie*

GILLES DERAIS, *Trilogie Lange*

PIERRE LAURENDEAU, *Signé Fornax • L'Architecte*

NOIRCEUIL, *Sandre • La Maison aux Masques
Le Boudoir dans la Philosophie*

NOIRCEUIL / LIA, *Trilogie lia*

YAK RIVAIS, *Francoquin*
Un monument du XX^e siècle enfin réédité.

Spymaster vs Blackspider

RENÉ TROIN, *Chantier Schéhérazade*

JULES VEINE, *L'Atour infernal
Le Voyage dans les spasmes*

FRANCESA



Anonyme du xx^e siècle



rancesa

récit d'une prostituée

Sous la Cape

Allongée sur le lit, nue, mais porte-jarretelles et bas résilles noirs bien en place, j'attendais mon client qui était en train de se laver dans la salle de bains. Je n'en croyais pas mes yeux ou plutôt ma chance: un beau mec était sur le point d'entrer ici pour qu'on baise ensemble, et par-dessus le marché il allait me payer pour ça. Ensuite, nous irions R. et moi claquer ces mêmes gains dans les bons petits restaurants de Madrid car, fervents lecteurs du *Gault et Millau* de l'Espagne, nous nous appliquions à vérifier que Madrid était bien la ville de prédilection pour l'exil d'un gourmet parisien. Ainsi, la chatte assouvie, j'irais donner satisfaction à d'autres fonctions de mon corps. Conchi, la patronne, m'avait dit, avec des airs mystérieux, de rester après neuf heures, l'heure de fermeture, ainsi qu'Adélita et Marie-Carmen, en laissant partir les autres sans avoir l'air de rien. La raison était que Marta, surnommée pour mon usage propre «La Petite Gourde», était allée en week-end avec les gens qui venaient ce soir, des propriétaires terriens du côté de Tolède, et qu'elle avait été aimablement traitée ou, mieux dit, qu'elle s'en était payé une bonne tranche, et la petite paumée de 18 ans qu'elle était, pourvue à son âge d'un bébé dont elle ne savait pas quoi faire, était tombée amoureuse de... Jésus, car c'est ainsi que s'appelait mon amant d'un quart d'heure. Et comme c'est le comble d'avoir recours au bordel et de tomber dans une salade sentimentale, la patronne avait préféré éloigner Marta. Avec la Française, elle était tranquille:

un service efficace et pas fleur bleue pour deux sous, de la lingerie affriolante, et d'ailleurs la Française avait son mari.

– Pas vrai, Béatrice? L'amour, tu l'as déjà, c'est pas ça que tu viens chercher.

Parfois j'avais l'impression qu'elle comprenait ce que je venais faire. Un autre jour, elle m'avait dit que j'étais une vicieuse et que mon mari, qui avait l'air tellement « señorito », fin et comme il faut, devait y trouver son compte, ce qui laissait sous-entendre qu'au cas où il ne l'aurait pas trouvé, elle aurait sûrement pu faire quelque chose. Son ami, Juan-Jo, diminutif de Juan-José, était un gros quadragénaire avec un honnête commerce de meubles et une famille et, à le voir, on n'aurait pas dit que tous les soirs il venait chercher sa maîtresse à la maison close dont elle assumait la direction. Pour être juste, il faut dire qu'il n'y avait rien de plus pépère que ce bordel; le décor était anodin et l'ambiance bon enfant; le plus louche étant l'extraordinaire consommation de papier essuie-tout, servant à nous sécher l'entrejambe après le passage au bidet. Mais, pour en revenir au sang-froid de la Française, il y avait aussi une question d'âge, elle n'était pas une gamine mais une femme déjà, et quand Conchi voulait être désagréable elle me disait même que j'avais « mes petites années », et toc. Je ne rétorquais pas. D'ailleurs je mentais comme une arracheuse de dents et des 26 ans que j'avais vraiment, j'en avouais 24 et, même comme ça, je restais la plus vieille.

Juste après moi venait Marie-Carmen avec 23 ans, une jolie frimousse brune et un corps qui fichait le camp à cause d'accouchements trop répétés, un manque de soins et un mari gitan qui vivait à son crochet, en faisant semblant de croire qu'elle était la bonne de l'établissement et en lui donnant quelques torгноles pour pimenter leurs séances. Marie-Carmen et moi partagions l'honneur d'être les deux salopes de

l'endroit. Nous avions notre clientèle attirée pour un travail plus spécialisé et l'exclusivité des pipes et du cul, mais, surtout, nous étions passionnées par notre métier et justement valorisées. Changeant ce qui était une épithète en apostrophe, et voulant me faire partager un bon tuyau pour éviter d'éventuels abandons sur la bite des clients, elle me dit un jour :

– Francesca, quand tu te lèves, tu prends un café noir et une cigarette et ensuite tu vas aux w.-c., tu te laves avec la poire à lavement, j'en ai une cachée chez moi, et après ça tu es prête pour la journée.

Habitée à des traitements plus délicats et fumant ma première cigarette après le déjeuner, je la remerciai pour ses conseils, préférant m'en tenir à mon système qui était de refuser les enclades quand je ne me sentais pas sûre de moi. Marie-Carmen m'avait confié qu'enfant déjà elle voulait être pute. C'est vrai qu'elle connaissait bien le métier et remplaçait notre patronne quand celle-ci sortait; elle savait parler aux clients et se faire payer. Après elle, on passait aux moins de 20 ans.

La Petite Gourde en avait 19, des cheveux courts qu'elle teignait en blond et une bobine touchante avec ses airs d'apprentie coiffeuse. Elle était petite et bien roulée et, au cours des trois mois que je passai avec elle, elle se dégourdit un peu. Venait ensuite Rocio, une gitane, naturellement, avec une situation familiale que je n'ai jamais bien comprise et un mari à ses trousses. La première fois que je la vis, je restai saisie par sa beauté, le visage délicat, expressif et sensuel de la Macarena sur un corps gracieux et menu. J'en conçus même du dépit, qui passa aussitôt que je vis son pauvre petit corps nu, maigrichon et strié de vergetures. Conchi, qui aimait me faire valoir ses bienfaits, m'avoua que, lorsqu'elle l'avait connue, il lui manquait ce que les couches populaires espagnoles appellent

le milieu de table, à savoir les dents du devant, et que c'était elle qui avait payé le dentiste, lui permettant de sourire sans déshonorer sa maison.

Ma préférée était Adélita, la benjamine du groupe, une Galicienne de 16 ans, avec un très joli physique, blonde, sans l'être tout à fait autant qu'elle le prétendait, grande et mince, très blanche de peau avec de gros nichons durs et bien formés et une bouche épaisse et rieuse qui disait tout le temps des incongruités. Elle débarqua chez nous avec tellement de frisettes, de fanfreluches et d'accessoires, des lunettes et des petits nœuds partout que, lorsqu'elle se déshabilla et dégagaa son visage, ce fut une révélation. Par la suite, loin de laisser tomber la recherche vestimentaire, elle se spécialisa à s'habiller de la façon la plus ingénieuse pour en cacher le moins possible, ce qui faisait un contraste avec la bienséance des autres.

Quand notre pensionnat se déplaça de la banlieue où il était primitivement au vingtième étage de la Tour de Madrid, essayant d'avoir un standing auquel il ne parvint pas, il fallut une bonne. Elle nous vint d'Estrémadure. Noiraude, 25 ans, les cheveux vaguement crépus et surtout un air ancillaire et faux la caractérisaient. Le sens de la hiérarchie étant bien ancré chez mes petites compagnes, elle se fit traiter séance tenante selon son rang; on lui donnait des ordres à chaque instant, qu'elle exécutait tout en rechignant. Moi, en bonne héritière de la Révolution et des droits de l'homme, je la traitais humainement; ce qui me valut en retour qu'elle essaya avec ses faibles moyens de me nuire quand ce qu'elle crut être une occasion se présenta. Un après-midi, alors que ni elle ni moi ne travaillions plus dans la Tour, et que j'allais avec R. à une lecture de poèmes, on tomba sur elle et, tandis que je la saluais, elle commença à me faire des allusions grivoises dans

l'espoir de me gêner vis-à-vis de lui, ne le connaissant pas. C'était elle qui arrivait la première et répondait aux premiers coups de fil et, si se présentait un client pour une somme plus modique que celle pratiquée d'habitude, elle le dépannait. En revanche, l'après-midi, quand la fantaisie d'un amateur l'eût fait passer dans une chambre, elle se serait refusée de toute sa décence de sortir de son rôle officiel.

Ma première visite m'avait tout de suite conquise. La patronne avait un visage ouvert et sympathique, 38 ans et un certain empâtement qui la faisait souvent baisser la fermeture Éclair de son pantalon, quand elle était assise, et que nous étions entre nous bien sûr. Avec mes prétentions à être pute, j'avais vraiment une mine de pucelle et, le phantasme à la gorge, je me sentais timide. On parla un peu affaires : les prix étaient à la tête du client, 3 000 pesetas en moyenne la passe, je toucherais 1 500, on ne s'éternisait pas avec lui mais on le traitait gentiment, environ dix minutes. Elle voulut savoir alors quel était mon domaine et je répondis qu'il était large. La maison ouvrait à midi et fermait à neuf heures du soir. Étant mariée, nous convînmes que je viendrais après déjeuner vers trois heures. Il ne fallait pas perdre la tête et il me semblait que plus de six heures de bordel par jour eût été du zèle. Nous en étions là de notre conversation quand sortit d'une chambre, avec une belle fille qui portait un de ces corsages à volants qui tombent des épaules et m'ont toujours épatée, un client d'une quarantaine d'années à l'air de ne pas s'en faire dans la vie. Conchi lui dit :

– Regarde cette poupée qui nous arrive !

Et il répliqua :

– Et moi alors, je ne suis pas une poupée ?

Quand j'arrivai le lendemain, je trouvai Marie-Carmen seule au salon. La porte d'une chambre s'ouvrit et je vis sortir

la même jolie fille de la veille, toujours aussi élégante et peut-être un brin hautaine, nantie cette fois d'un bossu avec un beau visage et des yeux vifs et bleus et qui répondait au nom d'Israël. J'ai compris que la porte du mythe s'était entrouverte et, en proie à un profond bonheur, que j'étais tombée sur ce que je cherchais.

Après le départ du bossu, on commença à papoter. Elle était Catalane et, comme un de ses aïeux était originaire de l'autre versant des Pyrénées et bien qu'elle ne sût pas un mot de la langue de cet ancêtre, elle se prétendait Française, ce que je ne supportai pas, bien sûr, puisque désormais la Française c'était moi. J'eus la discrétion de ne rien montrer de mes conclusions et les choses rentrèrent dans l'ordre d'elles-mêmes. Sur ces entrefaites, plusieurs copains arrivèrent et je me retrouvai très occupée à offrir mes meilleurs services à mes premiers clients, bien consciente que j'étais en train de fabriquer ma réputation. L'ordonnancement de l'appartement était vraiment du délire. Deux chambres donnaient sur un salon-salle d'attente pour les filles et les messieurs. Pour aller à la salle de bains, il fallait le traverser, ce qui donnait lieu à des situations croustillantes. Les moins préoccupées d'esthétique sortaient ébouriffées et à poil, un Kleenex entre les cuisses; je soignais au contraire beaucoup ce genre de sorties et n'omettais jamais de remettre porte-jarretelles, bas et chaussures à talons hauts. Le noir mettant en valeur la blancheur de ma peau et faisant un rappel agréable avec le noir du triangle des poils, les talons me donnant les quelques centimètres qui me manquaient, l'élastique du porte-jarretelles autour de ma taille mettant en valeur sa minceur et la rondeur des hanches, les lolos à l'air, petits et arrogants, j'avais une belle allure et semblais sortie d'un tableau de Clovis Trouille, et, comme mon corps me gagnait des clients, je n'hésitais pas à user de ces allées et venues en

grande tenue à la salle de bains. Là, dans l'euphorie de la bousculade au bidet, on échangeait nos impressions et nos conseils de beauté. De nouveau au salon et pomponnées, on fumait des cigarettes et on mangeait des bonbons.

Le nombre des clients était tout à fait imprévisible; il pouvait y en avoir dix à la fois puis plus personne pendant deux heures, ou foule un jour et pas même un coup de fil le lendemain. Un jour qu'il ne venait personne, la patronne me transmit son secret; il s'agissait de se frotter les fesses contre la porte d'entrée et de réciter :

*« Cocus venez
Cocus arrivez
Payez les putes
Et partez. »*

L'incantation nous amena un client, mais elle résonnait en moi dans une lointaine mémoire comme si je l'avais déjà entendue de la bouche de la Célestina elle-même.

J'avais une couturière qui s'appelait Mercédès et je décidai de lui commander des vêtements appropriés à mon nouvel emploi. Elle me fit une audacieuse robe rouge transparente laissant les épaules nues, et je pensais bien qu'ainsi j'en montrerais autant qu'Adélita, et ma déception fut grande quand à la lumière du bordel je vis que je portais une robe certes élégante mais pas particulièrement provocante, tandis qu'Adélita ce jour-là vint dans un maillot doré qui la moulait comme un gant et laissait transparaître tétons et poils. Je ne renonçai pas pour autant et donnai dans le symbolisme; la robe suivante fut violette avec un imprimé panthère... Mais surtout je continuais la politique de m'exhiber à chaque occasion dans les dessous achetés à Pigalle.

Un jour, le dernier avant le déménagement, il y avait eu affluence et embouteillage de clients et, les deux chambres ne

suffisant pas pour les satisfaire rapidement, il y en avait qui attendaient jusque dans la cuisine. Conchi avait beau faire pour qu'on ne nous voie pas trop souvent avec du sperme sur les cuisses, de façon à ne pas effaroucher les plus sensibles qui auraient pu croire qu'au milieu de cette pagaille on les attendait réservées et innocentes, je passais et repassais dans toutes les tenues possibles devant deux clients jeunes et chics, visiblement aussi enchantés que moi d'être venus s'encanailler. À la fin de l'après-midi il y eut une accalmie et, comme j'étais vernie, ce fut celui qui m'avait tapé dans l'œil qui me choisit. Quand je me déshabillai, découvrant à nouveau mon attirail, il me dit que ce genre de lingerie était la culture du sexe, à la suite de quoi il me sortit un gros truc qu'il me mit d'abord dans la bouche pour me montrer qu'il ne bluffait pas, puis dans le cul où il me déchargea ce qu'il avait accumulé pendant les deux heures qu'il avait attendu. Quel après-midi!

Comme ce lieu de volupté était un peu éloigné de chez nous, R. venait souvent me chercher et m'attendait au café du coin avec un verre et quelques amuse-gueule. En dînant, j'y allais de mes comptes rendus qui étaient reçus avec autant d'enthousiasme qu'ils étaient transmis.

Dans l'ensemble la clientèle était populaire et couvrait tous les âges, mais la moyenne avait entre 30 et 40 ans. La plupart de nos visiteurs étaient d'anciens « amis » de la Conchi, établie entremetteuse depuis peu, et qui désiraient de la chair plus fraîche et plus variée.

Une autre fois, après une journée calme, arriva le chauffeur de taxi que j'avais vu le premier jour et que j'avais surnommé « La Poupée » en souvenir de sa répartition. Comme il était un vieil habitué de la maison et tout seul à ce moment-là, les quatre ou cinq filles que nous étions commencèrent à plaisanter et, pendant qu'il buvait un verre et que Conchi était

immobilisée au téléphone, une petite délurée, Sarita, qu'on ne voyait pas souvent parce qu'elle était mariée mais qui venait se distraire en même temps que gagner quelques sous à chaque fois qu'elle pouvait, commença à lui ouvrir la braguette, Marie-Carmen à le sucer, et l'atmosphère chauffant, je me mis de la partie pendant que Conchi regardait la scène d'un air à la fois indulgent et outré. Nous n'étions pas très professionnelles, pour des putes! J'allai finalement, sur ses désirs, dans une chambre achever dans les règles ce qui avait été démarré avec naturel et spontanéité, tandis qu'un nouveau coup de sonnette fit reprendre aux lieux une allure plus classique. La baiseuse maladroite dans ses dragues que j'avais été étonnée de pouvoir résoudre si facilement sa quête du plaisir. Je me souvenais, comme d'un lointain et laborieux apprentissage, des partouzes parisiennes si fades et des ennuyeuses boîtes à baise, sorte de maisons closes sans salaire où l'enjeu se situe dans l'escalade sociale plutôt que dans celle des corps. Et lorsque certains clients, émoustillés d'avoir entre les mains une Parisienne, me demandaient des anecdotes piquantes, je préférais revenir à des terrains moins glissants. Pourtant j'avais aussi des jolis souvenirs, comme ceux des bains de vapeur...

Quand ouvrirent les premiers bains mixtes, j'étais déjà mariée avec R. et on s'y précipita. Les dédales de couloirs, les petites cabines obscures où un vieux, qui ressemblait à un ami de mes parents, me branlait le cul, les enfilades par douzaine, les grosses pines qu'on me mettait gentiment dans la bouche, les pipes spectaculaires et hiérarchiques dans la lumière des douches et le conseil aimable d'une vieille folle couturière qui me dit: «Profite, petite. Quand j'avais ton âge, j'avais tous les gens après mes fesses, aujourd'hui c'est ton tour, mais ça passe...» La nudité du bain de vapeur dépouillait chacun de son quant-à-soi et la conscience métaphysique qui affleurait

parfois faisait mieux gicler le foutre. Je compris que le jeu était si fade dans les partouzes du Pré-Catelan et dans les maisons spécialisées parce qu'on jouait au bordel en oubliant le principal. Et ce principal changeait tout puisque l'argent, la valeur, n'était pas donné en échange du plaisir, car personne n'aurait payé pour ces maigres plaisirs. Je suppose que l'atmosphère bien différente des bains de vapeur était due à la nudité qui mettait chacun devant son destin et cette violence expliquait aussi qu'ils étaient peu fréquentés de femmes pourtant nombreuses dans les autres circonstances. Pour moi, ils furent le moyen de briser une des coquilles qui enfermaient mon élan vital et de sentir couler le flot de la vie et du désir comme jamais je ne l'avais senti auparavant. Tout ça n'était évidemment pas les histoires salaces qu'on me demandait et j'aurais encore bien moins pu raconter mes aventures avec des voyous : Édouardo, le voleur de 26 ans, nostalgique de la tôle où il s'était cultivé par des lectures, qui me baisait pendant que, à sa demande, je lui pissais dessus ; Juan, le joueur de dés, qui sortait toujours le chiffre qu'il désirait, le 7, sur son ventre nu ; le « Petit Loup », comme nous avons baptisé un gosse de 17 ans qui vivait avec un travesti-prostitué et adorait venir me baiser devant mon mari, et d'autres. La loi du monde ressentie de plein fouet et sans flou poétique, le désir de profiter de l'instant les rendaient intenses et attentifs. Ma teinturière, une modeste femme de 50 ans, qui répondait au nom évocateur de Carmen Miranda, m'avait avoué qu'elle s'était réveillée un matin, réalisant que sa jeunesse était derrière elle. Je pensais que j'avais bien de la chance d'en avoir toute la conscience et je savourais à fond la saveur dense de ce que ma jeunesse me permettait de vivre. Et c'est ce goût de vivre et cette intensité que j'aimais dans la fréquentation des gosses « de la vie », comme on dit en espagnol, sans que cela implique un jugement moral sur leurs actions.

Un après-midi que nous étions toutes à bavarder, je sentis quelque chose qui me picotait derrière l'oreille, je tâtonnai avec les doigts puis arrachai une petite bête transparente, en somme un morpion. Ainsi donc les pères de famille promenaient eux aussi des morpions! Ce qui m'étonnait le plus était la préférence évidente qu'ils éprouvaient vis-à-vis de ma chevelure, car ce n'était pas la première fois que ça m'arrivait; la première fois ayant eu lieu dans des conditions plus propices à ce genre d'incident et lorsque, scandalisée, j'en avais fait la réflexion à R., il m'avait répondu avec justesse, me dévoilant du même coup la relation de cause à effet: «Tu ne peux pas sucer des voyous à genoux dans des w.-c. de café et t'étonner ensuite d'avoir des morpions.» Je réparai donc cet unique accroc à l'hygiène au moyen d'un shampoing qui donna aux cheveux un très joli brillant.

Certains de nos adeptes payaient deux filles à la fois pour les voir se faire des choses avant de triompher en répartissant la sucette qui leur manquait. Je m'y prêtais volontiers, d'autant que nous étions toutes très astiquées; Marie-Carmen avait même réussi, à force de ravages avec des produits désinfectants, à se décolorer les poils! Les femmes ne m'attiraient pas particulièrement mais j'aimais me trouver confrontée à une réplique de mon propre corps par le truchement de ces petites filles. Je me souvenais de ma réaction d'épouvante lorsque j'avais regardé mon sexe avec un miroir après une déception amoureuse quelques années auparavant, y trouvant l'inévitable cause de mon échec. L'inconnu fait peur. Leur sucer leur petit clito bien briqué me familiarisait avec moi-même. D'ailleurs je les aimais bien toutes et, lors d'un court séjour à Paris, je ne manquai pas de leur envoyer une carte postale de la tour Eiffel.

L'appartement du vingtième étage de la Tour de Madrid n'avait que deux chambres mais la disposition fonctionnelle

permettait une certaine étanchéité entre les pièces. Un après-midi, deux clients qui ne se connaissaient pas arrivèrent presque en même temps. Comme les deux en avaient après moi, on les plaça chacun dans une chambre, leur laissant ignorer naturellement la situation. Dans l'une il y avait un fanatique suceur de chattes, dans l'autre un baiseur vigoureux muni d'un gros engin et que je connaissais déjà. Je m'installai un moment sur le visage du premier qui me mit le clito dans tous ses états en se plaignant que j'étais dure à jouir... Je savais bien, moi, que ce qu'il y avait de l'autre côté de la cloison était plus propre à mes besoins et, sur un signe de la patronne, j'allai dans l'autre lit où je fus accueillie par les solides coups de rein attendus accompagnés d'exclamations de satisfaction répétées: «*¡Que cachonda, que cachonda!*» Un équivalent de: «Tu aimes ça, hein, cochonne!»

Beaucoup envisageaient la visite au bordel dans un esprit préindustriel; on venait y prendre un verre, bavarder et baiser, et la Conchi, qui aimait bien rire, ne faisait que semblant de se fâcher. Une bande de pâtissiers de 20 ans venait tous les samedis avec des gâteaux. Ils allaient dans une chambre tous ensemble avec plusieurs filles et le désordre qui régnait faisait penser qu'on allait glisser à la bataille de polochons d'un moment à l'autre. Après plusieurs expériences dans ce genre, et préférant toutes le tête-à-tête, nous décidâmes que désormais après la séance de gâteaux, chacun choisirait une partenaire. Un des amis des pâtissiers était un Sévillan de 18 ans qui travaillait dans la police. Son beau corps musclé et dodu à la fois était tout à fait à mon goût et, pendant qu'il me baisait, je passais mes doigts dans ses cheveux frisés avec délectation tout en jetant des coups d'œil voluptueux au pistolet qu'il avait déposé sur la table de nuit, tandis qu'il me susurrait à l'oreille amour et jalousie dans la tradition de Carmen. J'étais enchantée.

Je tombais aussi sur des intellectuels qui voulaient profiter de l'occasion pour faire une étude sociologique sur la mentalité des prostituées et comblaient des faiblesses d'érection avec d'ennuyeux discours. L'un d'eux tenta de me faire dire que ça n'était pas un métier et me demandait inlassablement ce que je faisais dans la vie; à quoi je répondais que lorsqu'on va tous les jours dans un endroit avec un horaire précis et qu'on est rémunéré, ça s'appelle un travail...

Il y avait aussi ceux pour qui coucher avec une Française était un tel phantasme qu'ils ne pouvaient pas croire que ça leur arrivait et, méfiants, me faisaient comprendre qu'avec eux ça ne marchait pas. Mais ce n'était en fait qu'un juste retour des choses parce que la patronne, dans sa naïveté et afin de nous faire briller, débitait aux clients des boniments inimaginables. J'éprouvais autant de plaisir à baiser qu'à me trouver en contact avec tous ces hommes de milieux, de psychologies, d'âges, de sexualités tellement variés que je ne les aurais pas rencontrés en draguant. Venant d'un univers plutôt frileux, je ressentais très fort ces grandes bouffées de réalité, sans compter que je trouvais plus excitant d'être une pute consciente de la valeur de sa chatte qu'une touriste qui se tape tout le monde. Par ailleurs, n'ayant pas un physique à l'exubérance tapageuse mais plutôt un côté délicat et bon genre, je trompais mon monde; au moins, au bordel, la situation était claire.

Le premier jour de la Tour de Madrid, je montai justement avec les premiers clients et personne, dans l'ascenseur qui nous emmenait au vingtième étage, ne soupçonna que nous allions au même endroit et que, sous peu, nous nous retrouverions dans le même lit. Il s'agissait du charcutier qui tenait boutique dans l'ancien quartier et que notre déménagement avait libéré des peurs d'être vu en notre compagnie; désormais, dans un lieu plus anonyme, il venait se mettre dans nos

maines et nous offrir la plus belle saucisse de son étalage, qui était vraiment un morceau de choix. Mais dans l'ensemble le déménagement nous causa du tort, les vingt étages et le changement de standing en effrayant plus d'un. Quant à la décoration, elle n'était vraiment pas bandante et suggérait que les occupantes étaient plus aptes à taper à la machine qu'à déboutonner des braguettes. Ce que j'appréciais le plus était notre situation dans le ciel et, adorant regarder les nuages, et ceux de Castille étant superbes, je ne me gênais pas pour mettre le nez aux fenêtres dès que la température baissait dans notre emploi du temps. J'ébauchais dans ma tête des plafonds comme ceux du Padre Pozzo en éliminant les personnages et en ne laissant que les phénomènes atmosphériques ; trompe-l'œil et météo...

Un jour, il y eut un grand remue-ménage dans l'entrée et je vis chaque fille revenir au salon avec des airs épouvantés. Un nouveau ! J'imaginai le pire, peut-être un grand invalide de guerre. Je m'approchai et que vis-je ? un adorable gosse de 15 ans dépité par l'accueil qu'on lui avait fait. Personne ne voulait dépuceler cet ange. Je me dis : « Elles sont folles. » Et me proposai pour cette tâche. On nous laissa seuls. Les deux chambres étant occupées par des gens « sérieux », on se retrouva dans la cuisine où un lit de fortune avait été dressé. Mon jeune client me confia son amertume et sa déception que je comprenais parfaitement car ce n'était pas non plus l'idée que je me serais faite d'un bordel. C'était par la « Poupée », un ami de son père, qu'il avait eu notre adresse. En attendant qu'une chambre se libérât, nous décidâmes de faire connaissance et je m'attachai à réveiller l'excitation que l'accueil et notre décor-bureau avaient refroidie. Je m'occupai de lui et de ses petites couilles dures de jeune chat comme s'il était une glace à la vanille et son premier coup ayant été une éjaculation précoce, je lui donnai une seconde chance qu'il saisit avec la

même rapidité pour un coït express, faisant ainsi une petite entorse à un règlement que je violais quand l'envie me prenait.

Comme Conchi avait un esprit plutôt superstitieux et magique, je lui parlai de l'intérêt que nous aurions à rechercher la protection de la patronne de Cuba, Ochun, ou de la Virgen de la Caridad del Cobre, suivant qu'on voulait l'appeler de son nom catholique ou africain, car cette vierge était aussi la patronne de la prostitution, aimant à la fois le plaisir et l'argent. Mon idée plut. Conchi n'était pas tout à fait ignorante de l'existence de cette déesse, parce qu'elle avait, tout au début, monté son échoppe avec une Cubaine. J'achetai donc la statuette et installai l'autel avec les offrandes de miel et de pièces de monnaie en cuivre. Un matin, à ma grande épouvante, je trouvai la vierge décapitée. On ne sut jamais ce qui s'était passé. Je recollai la tête et la mis dans un endroit plus protégé. Parmi mes fidèles il y avait un boucher qui aimait me sucer en me mettant un doigt au cul, un professeur de gymnastique qui venait spécialement pour mes pipes, sa femme s'y refusant, et un jeune homme de bonne famille qui vivait un inceste avec sa sœur par mon cul interposé, pendant que celle-ci était en lune de miel à Paris. L'érotisme et la France sont si étroitement mêlés pour les Espagnols que provoquer une éjaculation avec la bouche et avaler ce qui s'ensuit s'appelle «un Français complet». J'eus l'occasion d'en faire, entre autres, à un curé qui nous fréquentait discrètement et qui appelait la Vierge à témoin quand il jouissait.

Certains clients de marque ne se déplaçaient pas, tel un jeune député galicien dans la chambre duquel on m'envoya, à l'hôtel Méliá. J'étais un peu impressionnée quand je frappai à la porte et le fus davantage quand je vis un superbe jeune homme en slip, bien fait et bronzé, m'ouvrir. Il payait triple, m'offrit un verre et me tira deux coups; à la suite de quoi je

partis les joues en feu rejoindre R. dans un restaurant qu'on aimait bien et lui passai mystérieusement les billets sous la table.

Tous les soirs je rangeais les billets dans une encyclopédie et on avait l'impression que le livre grossissait à l'infini et lorsqu'on feuilletait les pages on trouvait chaque jour, et malgré nos dépenses, plus de billets. La patronne, une fille aux goûts simples, ne savait pas quoi faire de son argent ; elle achetait des bijoux et jouait dans des salles de jeux, mais on sentait bien que c'étaient des dépenses de son statut social plus que de véritables désirs. Elle avait deux filles et un fils qui faisaient semblant de croire qu'elle dirigeait un atelier de couture, mais quand on voyait certaines des couturières, il ne fallait pas avoir les yeux bien en face des trous pour y croire. Le jour de son anniversaire elle nous invita à déjeuner dans un très bon restaurant, un peu en dehors de Madrid, et je ne fus pas insensible au charme de cette version castillane de la Maison Tellier. Il y avait bien sûr son ami Juan-Jo et un associé de celui-ci qui était un garçon à lunettes, porteur d'un phimosis exemplaire qui lui encapuchonnait le sexe, tel qu'on ne peut trouver que chez de bons catholiques, et qui était l'amant officiel de Marie-Carmen, puis venaient Adélita, Marta, une nouvelle qui s'était jointe à nous, belle plante galicienne elle aussi, que Conchi présentait, pour qui l'avalait, comme un « modelo de televisión », et R. qui avait été dûment invité et n'aurait raté ce déjeuner pour rien au monde. Le repas fut très gai, et les petites, qui n'avaient pas l'habitude de boire, commencèrent à dire des cochonneries qui nous firent tous rougir. On rentra ensuite dans notre tour ; quelques-unes vomirent. Dans les semaines qui suivirent, Adélita et Marta disparurent. On apprit qu'elles tentaient fortune à Barcelone où elles avaient lu que ce genre d'établissements pullulait et que la clientèle

abondait, et, trouvant notre production trop artisanale, elles étaient parties. Nos effectifs se trouvèrent donc réduits et les visites étant assez rares, une espèce de lassitude s'installa. En ce qui me concernait, ça faisait bientôt trois mois que j'avais entamé cette aventure et je commençais à m'ennuyer. Les clients, qui m'avaient presque tous excitée la première fois, ne me disaient plus rien quand je les revoyais par la suite; l'effet de nouveauté qui jouait dans leur sens, jouait dans le mien. Il y avait bien toujours un nouveau de temps en temps mais le fond était épuisé. Un après-midi que j'ignorais être le dernier, et ayant déjà gagné ma journée, comme elles disaient, je mangeais une pomme en compagnie de Marie-Carmen, du « modelo de televisión » et d'une nouvelle, quand entra un beau brun d'une trentaine d'années, originaire de la ville de Cordoue où son père était propriétaire des deux meilleurs restaurants. Conchi le traitait avec déférence. Il resta à bavarder et siroter son whisky une bonne heure avec nous. Il n'avait pas eu l'air de me prêter particulièrement d'attention mais quand il fut temps qu'il passât à la chambre, il me désigna. Nu, il était encore plus savoureux qu'habillé, la nature l'avait bien équipé et c'était un cérébral. Connaissant ma réputation, il me narguait sur le thème duquel des deux est une meilleure affaire. J'acceptai le défi et me retrouvai assez vite à quatre pattes, son gland dans ma bouche où je m'employai à faire une pipe sur mesure usant de mon palais et de ma langue comme d'un vagin, ce qui fut d'une efficacité foudroyante. Comme je continuais à le sucer, lui continua de bander, et comme il était déjà sur le dos, il me fit signe de lui grimper dessus; et je m'enfilai moi-même sur ce beau membre sans me faire prier, lui produisant un savant va-et-vient qui le fit jouir en criant, ce qui m'excita beaucoup. Après le répit d'une cigarette, je repris mon cigare préféré; son honneur exigeant qu'il

prît en main la situation, il se leva après m'avoir retournée et m'encula en beauté pour clore ce petit échantillonnage pendant que Conchi s'impatientait derrière la porte. Dans la salle de bains, il me rappela cinq minutes plus tard pour me glisser un billet supplémentaire, m'exprimant ainsi sa satisfaction. Les pourboires étaient assez fréquents, mais celui-là en était un gros.

Le lendemain je me réveillai fatiguée et fiévreuse avec l'ovaire droit douloureux. Mon médecin, qui me connaissait bien, me préconisa du repos. Je réalisai que l'expérience avait pris fin et j'appelai mon ex-patronne pour lui dire que j'étais en arrêt de travail et qu'on repartait en France. Entretiens, R., qui commençait à s'ennuyer seul jusqu'au soir, était allé traîner et s'était lié avec un gosse de 18 ans qui s'appelait Angel. Un tableau est fait d'ombre et de lumière et la vie s'apprécie dans ses contrastes. J'avais aimé sortir du lit d'Édouardo et de ses histoires de prison pour aller déjeuner avec de riches amateurs de peinture dans un restaurant luxueux, j'avais aimé un voyage à Avila fait avec R. pour voir des églises et le gisant de saint Segond, premier évêque d'Avila, par Juan de Juni, un autre travailleur français dans la Péninsule qui m'avait précédé de quatre siècles, avant de revenir tenir ma place au lupanar. Et le temps du lupanar était passé. Je désirais manipuler à nouveau mes pinces et un peu moins de pines ou bien à d'autres horaires, et la relation triangulaire qui s'établissait avec cet ange m'intriguait.

Les expériences doivent être vécues et les désirs accomplis et notre séjour sur terre n'a pas d'autre but que cette inlassable quête pour nous trouver nous-mêmes. Notre volonté ne peut lutter contre la force du courant. Ce qui, dans la nature, ne plie pas, casse et le fleuve de la vie nous mène de toute façon là où on doit arriver. À 20 ans j'habitais seule à Florence et

une image obsessionnelle me venait souvent dans mon lit : j'étais couchée au milieu de la forte pente d'un torrent, crispée pour ne pas bouger et l'eau déferlait sur moi. Les cailloux qui roulaient cherchaient à m'entraîner mais je résistais. J'avais l'impression que si je me laissais aller à couler avec l'eau, j'allais mourir et je croyais que ma volonté pouvait quelque chose contre le flux énorme. Une autre impression nocturne et du même ordre était que, couchée toujours dans mon lit, je croyais que si je bougeais un membre hors d'un espace défini, on allait me le couper, ce qui faisait que je devais rester immobile.

Dix ans plus tard, je me trouvai à Munich avec R. au plus chaud de l'été. Nous sortions ravis d'avoir vu les tableaux de Böcklin qui sont la constatation du bonheur simple d'être soi-même au milieu d'une nature espiègle et tendre. On déboucha soudain dans un parc entouré de grands arbres où une foule jeune et nue jouait en profitant du courant d'un bras de fleuve peu profond. Je les regardai émerveillée très longuement. Avec peine on s'arracha à cette contemplation et d'un pas lourd on se dirigea vers la sortie du parc quand soudain R. me proposa de revenir et de se baigner. Après une courte hésitation on se jeta dans cette jolie mêlée avec un bonheur immense. Les algues sur les rives, les cailloux couverts de mousse m'avaient l'air d'autant de clins d'œil au plaisir. On se coucha sur le gazon et, repue de bonheur, je fermai les yeux pendant que le soleil me séchait. Tout à coup j'entendis un rire tendre et clair de lutin à côté de moi et je vis une ravissante petite fille de 6 ans toute nue. Je l'avais déjà remarquée à cause de sa beauté et parce que la nudité des petites filles est quelque chose de fascinant ; elle était avec son père, un Hindou qui sommeillait, et jouait toute seule avec un ballon. Quelques jours auparavant et à cause d'une envie subite je m'étais rasé les poils pubiens,

et dépouillée du cache-sexe naturel que sont les poils pour une femme, j'étais dans le même état qu'elle et je compris que c'était pour ça, qu'enchantée par la similitude, elle était venue avec son ballon pour qu'on joue ensemble.

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
a son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-221-4

Mise en ligne : mai 2014

Couverture: DR

www.souslacape.fr